

HÉLÈNE DELPRAT

Parfois l'histoire
est courte...



Hélène Delprat

Parfois l'histoire est
courte...

© Hélène Delprat, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4943-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

**À Cécile,
ma rose de juin préférée**

**À Gérard,
avec lui l'histoire longue
n'est pas un inconvénient**

Il a sonné à la porte.

Il a sonné à la porte et on lui a ouvert. Car sa visite était prévue, programmée pour ainsi dire, annoncée par un courrier officiel. Cette année là, la France entière passait du courant 110 volts au courant 220 volts et les services d'Electricité de France procédaient au changement de tous les appareils électriques en activité dans tous les foyers. En activité, c'est beaucoup dire, car à cette occasion, on vit descendre des greniers maint appareils hors d'usage que l'on pensait pouvoir ainsi se faire remplacer gratuitement.

L'homme est entré donc et volubile, il a donné toutes les explications que l'on attendait de lui et même davantage : il était le messenger du progrès et du bonheur ménager. La mère et la fille l'écoutaient avec attention et plaisir. Il avait le mot pour rire et le clin d'œil facile. Il repasserait dans une semaine exactement pour récupérer les vieux appareils que l'on aura rassemblés à son intention dans ce carton et encore huit jours après il en rapporterait des neufs, bien aux normes, bien modernes !

Huit jours après la mère est à son travail et c'est la petite fille seule qui lui ouvre la porte. Elle est ravie, elle le connaît, il est drôle ce Monsieur. Il empile dans son carton les ustensiles du passé . Il plaisante :

- « C'est à toi cette boîte à musique ? »
- « Oui, c'est un électrophone, un Manufrance. On va me le changer ? »
- « Certainement. On va voir comment il marche ; as-tu un disque pour qu'on l'essaie ? »
- « Bien sûr : celui là, c'est le dernier Claude François ! »
- « Bonne idée, tiens ! tu vas danser pour moi et on verra si tu es belle, belle, belle... »

La petite fille rit et s'exécute, docile. Elle glisse sur ses pantoufles et se balance au rythme de la musique. Elle est contente de faire tourner sa jupe grise toute neuve, une jupe « charleston » avec des plis plats et des surpiques blanches sur le dessus. C'est presque une jupe de grande, toute pareille à celles que l'on voit dans « l'Echo de la Mode ». Si elle pouvait porter des bas, elle serait comme une dame, mais cela ne se fait pas à douze ans et demi ! Les plis s'ouvrent en corolle. Le Monsieur bat le rythme avec les mains, ses mains qui

essayent d'attraper les plis et frôlent les jambes de la petite fille, ses jambes nues, sans bas avec des petites socquettes blanches au bout des jambes, les mains qui frémissent et qui tremblent...

Il y a un petit changement dans l'atmosphère, quelque chose d'impalpable mais de désagréable. Un frisson court sur la nuque de la petite fille. Elle s'arrête de danser. Elle se recule sans regarder le Monsieur. Son cœur bat fort. Ses joues la brûlent. Elle a peur et honte, elle ne sait pas trop pourquoi.

— « Il faut que j'aille finir mes devoirs car maman va bientôt rentrer, c'est son heure. »

— « Tu ne veux plus danser pour moi ? »

La petite fille secoue la tête négativement. Un silence, lourd. Le quarante cinq tours a fini sa course et le saphir raye le cercle de papier.

— « Bon allez, j'emballe tout le matériel et retour dans huit jours, tu le diras à ta maman ! »

Huit jours après, c'est sur le paillason que l'on a trouvé le carton d'EDF avec les ustensiles neufs. Le Monsieur n'a pas sonné à la porte...

Mauvaise réputation.

Je suis un banc, un banc public dans un petit square de province. Je suis né tout en haut d'une montagne auvergnate, dans le massif du Livradois, au cœur d'une forêt d'épicéas. Ma cime tutoyait le ciel quand les bûcherons sont venus. Ils ont dit que j'étais beau, que j'étais à maturité et que de mes flancs généreux on pourrait tirer profit. Cela me remplit de fierté. Non pas que je sois vaniteux, ne croyez pas cela. Mais je dois dire que j'avais pris l'habitude d'être remarquable, même parmi les plus grands. Je savais tenir mon rang, j'ai toujours soigneusement veillé à ma réputation et je pense qu'il y a de l'honneur à être distingué.

Pourtant la suite des opérations me meurtrit profondément. Je passe sous silence la cruauté de la lame qui entama ma chair à maints endroits et les longs moments d'attente où je me suis cru abandonné, oublié de tous. Dans ma famille on ne se plaint pas. Passe encore pour le saule, ce pleurnicheur qui ne sait pas se tenir. Nous les résineux on sait garder la tête haute, accepter sans gémir les déconvenues et les mutations nécessaires à la vie. On va toujours de l'avant !

Et j'avais raison : l'étape suivante me le prouva, elle me permit de me parer d'une magnifique couleur, un vert céladon, beaucoup plus subtile que mon vert sombre d'origine. C'est là que je devins banc, un banc solide, bien pansu, bien d'aplomb sur ses quatre pattes. Je quittais alors la montagne pour m'installer en ville. Oh, ce n'était qu'une petite sous préfecture, je vous l'accorde. Mais une ville d'une certaine classe tout de même, avec une histoire, un passé respectable et un certain renom dans la magistrature. Une ville tranquille aussi dont les quartiers avaient su se préserver d'une industrialisation à outrance dont souffrait la grande métropole voisine. Et ce côté paisible se retrouvait bien dans mon petit square où quelques cygnes blancs glissaient doucement sur le bassin pour la joie des enfants.

Les enfants fréquentaient surtout l'aire de jeux qui leur était spécialement dédiée avec ses balançoires, ses tourniquets, ses toboggans, son bac à sable. Je bénéficiais quant à moi d'un emplacement idéal, un tout petit peu à l'écart mais à portée de vue de l'aire de jeux. De cette façon je ne perdais rien de ce qui se passait tout en étant préservé du plus fort du remue ménage. Je m'efforçais d'être le plus accueillant possible, le plus discret, le plus pratique pour tous. Combien

de fois aurais je souhaité que mes angles soient moins abrupts lorsque des bandes de jeunes enfants me choisissaient pour lieu de ralliement. Ils se juchaient sur le plus haut de mon dossier, les incorrigibles, pour peaufiner leurs complots secrets et dans leurs enthousiasmes ils glissaient parfois, se heurtant les bras, les genoux voire la tête. Et les pleurs de gâcher la fête !...

Parmi tous ces enfants j'avais mes habitués, mes préférés. Ainsi deux fillettes avaient-elles au fil des mois éveillé mon attention, j'irais jusqu'à dire : mon amitié. La première était très blonde, grande, avec de longs cheveux bouclés et de bonnes grosses joues roses. Elle s'appelait Sandrine. La seconde se prénomma Fabienne, elle était brune, menue, beaucoup plus petite mais musclée. Malgré leurs dissemblances physiques elles s'entendaient parfaitement. Que de confidences n'ai je entendu sur leurs rêves réciproques, des rêves un peu fous, ceux de deux petites filles de dix ans.

Fabienne se voyait volontiers travailler dans un cirque comme trapéziste ou mieux encore comme écuyère. Elle ne pensait que cheval, elle dessinait des têtes ou des silhouettes de chevaux partout sur ses cahiers d'écolière, elle découpait et collectionnait toutes les photos qu'elle pouvait trouver. Si d'aventure un peu d'argent pouvait tomber dans l'escarcelle de sa famille, elle en était sûre, elle réaliserait un jour ce beau rêve de monter à cheval. Pour Sandrine l'avenir restait plus flou. Certes, elle aurait été comblée d'épouser un prince, il se serait appelé Frantz, aurait régné sur l'Autriche et la Hongrie, et elle, elle aurait eu de magnifiques robes froufrouantes pour danser la valse. D'un autre côté, pratiquement parlant, elle adorait s'occuper des bébés et s'imaginait assez bien devenir puéricultrice. Un nouveau mot, un nouveau métier dont elle avait entendu parler et retenu le nom. Ce n'était que des idées un peu vagues, juste des petits points scintillants auxquels se raccrocher.

Et puis, un jour un monsieur, bien sous sous les rapports, vint s'asseoir chez moi en même temps que Sandrine et Fabienne. Il tenait en laisse un petit caniche noir qui s'appelait Bambi. Le chien était jeune et gentil, les fillettes attirées par son œil de velours et son pelage tout doux s'approchèrent. La conversation s'engagea. Elles voulaient tout savoir sur l'éducation du chien, le monsieur était complaisant à leur répondre. Il revint souvent, leur offrant des bonbons et même une fois des petits chaussons aux pommes tous chauds. Elles trouvaient que ce monsieur était décidément très gentil, elles avaient l'impression qu'il était leur ami. Pour une fois un adulte les prenait au sérieux. Et il savait plaisanter aussi,

leur pinçant parfois les jambes, leurs petites jambes blanches et nues émergeant au bout de courtes socquettes en coton. C'étaient alors des rires chatouillés à n'en plus finir.

Et puis pendant plusieurs semaines je ne vis plus personne de mes trois visiteurs attitrés. Je m'étonnais, je m'inquiétais.

C'est un soir juste après la pluie que je compris toute l'affaire. J'appris le drame et en même temps je réalisais que ma réputation était ruinée, tellement ruinée que dans cent ans, coquin de sort, on en parlera encore...

Un homme pressé d'échapper à l'averse avait oublié un journal à mes pieds. En première page je remarquais d'abord un gros titre : une fillette a été étranglée avec la laisse d'un chien ! Puis, une photo en médaillon, le portrait de Sandrine, souriante mais en noir et blanc, beaucoup moins jolie que dans la réalité. Et à côté, hélas, étalée en grand, une autre photo, celle d'un banc public, énorme : MOI.

Avec en dessous une terrible légende : le banc de l'assassin !

Retrouver l'enfance

— Eh bonjour Monsieur Raymond !

— Bonjour ma Petite...

— Vous me reconnaissez ? Je suis Nadine la petite fille de Louise, la fille de Gabrielle !

— Ah voui, voui... la petite Nadine, je te remets maintenant, assieds toi donc un moment près de moi et causons !

Docilement je prends place sur la pierre lisse du mur, à côté du vieux monsieur qui s'est beaucoup vouté depuis la dernière fois que je l'ai croisé. Et là, dans le coin le plus ombragé et le plus tranquille de la petite place de mon enfance, envahie en ce jour de fête par les drapeaux, les roses en papiers crépon et les brouhahas joyeux, soudain sont remontés, intacts et précis, comme brossés à neuf, quelques uns des souvenirs d'autrefois.

Mon cousin Stéphane a huit ans, j'en ai neuf, nous sommes assis sur le banc de bois, les jambes toujours en mouvements, les mollets griffés par les ronces, les mains un peu terreuses agrippées à la toile cirée de la table. Nous sirotions un verre de grenadine. C'est l'heure du goûter, les chiens sont à nos pieds et gémissent pour obtenir un petit morceau de boudoir Brossard ou un crouton de pain. Jules Raymond est assis en face de nous, sur la maie. Il a cette manie : jamais de chaise. Alors il trône sur la maie, jambes bien écartées. C'est un copain de notre oncle et il vient souvent boire le verre de l'amitié et surtout causer, ce qu'il sait faire à la perfection !

Jules est célibataire, officiellement de l'espèce endurcie, en réalité, plutôt du genre malchanceux qui a laissé passer les trains. Il clame bien haut qu'il n'a jamais eu besoin d'une femme pour lui « pourrir la vie ». Qu'il réussit tout seul et comme personne la daube, l'andouillette à la moutarde ou la carpe farcie. Pour la lessive pas de problème : une fois par mois il entasse dans une grande bassine tout son linge sale, verse dessus quatre bouilloires d'eau chaude et deux de froide avec un demi verre d'Omo. Après, il lui suffit de prendre son bâton, un solide bâton de noisetier et de tourner vigoureusement avec. C'est mieux qu'une machine à laver paraît-il ! Nous on glousse, on adore l'histoire et on l'a surnommé « le bâton laveur ».